

FOCUS 5

**Un artiste musical.
5 questions.
1 tops.**



QUI ?

Claudine Longet.

Code PCDM5 : 2.9

QUAND ?

Claudine Longet, née à Paris le 29 janvier 1942, est une chanteuse et actrice française, populaire aux États-Unis dans les années 1960 et 1970. Depuis 1977, après une sombre affaire de meurtre, elle n'a plus donné de ses nouvelles.

COMMENT ?

En 1968, dans une scène du film de Blake Edwards, *The Party*, une jeune femme portant une robe jaune prend une guitare et chante, devant quelques amis, une chanson intitulée *Nothing to lose*. Elle est ingénue, fraîche, lisse. Son visage est avenant, harmonieux même, mais sans noblesse ni beauté véritables. Sa petite voix ne chuchote ni ne se soulève, elle égrenne seulement le texte de la façon la plus simple et la plus insignifiante qui soit: qu'ajouter en effet aux mots de Don Black et à la musique de Henry Mancini ? Pourquoi chercher à interpréter ? A souligner ? Pourquoi tenter de briller, quand il suffit, pour en faire comprendre toute la portée, tout le sens, de dire les mots d'une voix non pas blanche, ce serait encore trop dire, mais légère et presque absente ? Car *Nothing to lose* énonce bel et bien, à la manière hollywoodienne, c'est-à-dire avec aplomb mais sans avoir l'air d'y toucher, l'un des principes de la philosophie stoïcienne: il ne faut rien espérer pour ne pas être déçu («*Both you and I have seen what time can do / We'll only hurt ourselves if we build dreams that don't come true / What can we lose / We know the score / Let's wait before we talk of evermore*»). Ne rien attendre, n'être pris d'aucune passion, ne croire en rien et jouir seulement, calmement de ce que le réel ou le hasard peut offrir. Sagesse de celui qui a trop souffert de n'avoir pas été sage, qui connaît la vanité de l'espoir exalté et qui considère avec douceur et quiétude l'offrande éventuelle des minutes qui passent. Qui mieux que Claudine Longet, avec son sourire presque creux et son phrasé placide, pouvait transmettre un tel état, une telle façon d'être au monde – au-delà des stupides agitations de l'espérance, mais hors de toute amertume, dans une sorte d'ataraxie insouciant ?

Sourire: c'est la première exigence des spectacles des Folies Bergère, à Paris comme dans la salle du Tropicana à Las Vegas, où le music-hall de la rue Richer présente une revue pour la première fois en 1959. Un an plus tard Claudine Longet s'engage dans la troupe des girls d'outre-Atlantique: elle a dix-huit ans (dont déjà huit de petits rôles pour le théâtre ou la télévision), elle ne sait pas danser, mais les plumes permettront à la jeune Parisienne de découvrir l'Amérique. Un soir, en revenant de la revue, c'est la panne providentielle: l'homme qui lui porte secours reconnaît en elle l'enfant de huit ans qu'il avait remarquée faisant du roller sur les trottoirs du Louvre onze ans auparavant... Il est beau, riche, célèbre et travaille dans le show-bizness. Andy Williams, crooner, épouse Claudine Longet en 1961. Elle obtient ensuite de petits rôles à la télévision dans des séries et des shows (*The Andy Williams christmas show*, par exemple...). En 1966 elle chante *Meditation* (Jobim) dans un épisode de *Run for your life*, et A&M l'engage: entre 1967 et 1970 le label de Herb Alpert publiera cinq albums, tous élaborés selon les mêmes principes.

Les pochettes d'abord, où l'herbe et les fleurs (vraies ou fausses, peu importe) abondent autour d'une Claudine tour à tour souriante ou mélancolique (si la couverture sourit, en général le dos de la pochette pleure, et inversement). Ces deux poses mécaniques suffisent et sont même d'une grande fidélité à l'égard du contenu musical des disques: Claudine Longet n'est pas une artiste de la nuance, de la couleur ou des affects, et elle laisse à l'orchestre, aux arrangements, aux instrumentistes (Tommy Lipuma et Nick De Caro, respectivement producteur et arrangeur de tous les albums) le soin du détail et la jouissance de la complexité des textures (*Snow* est à ce propos stupéfiant), préférant pour sa propre partie, à savoir le chant, la simplicité d'un faux naturel qui unifie et aplatit tout, et jusqu'à la diversité d'un répertoire toujours construit à partir des mêmes quatre sources: la musique brésilienne (surtout des bossas de Jobim), la chanson française (Francis Lai ou André Popp...), la pop américaine (Bacharach ou Randy Newman) et anglaise (Beatles) et enfin l'ensemble «musique de film – Broadway» (Hollander, Loesser etc).

Que Claudine Longet utilise l'anglais, le français ou le portugais (et elle chanta même deux fois en japonais), qu'elle chante une samba ou un charleston, un titre comique ou dramatique, un numéro de scène ou une chanson intimiste, bref, quelles que soient les particularités de langue, de rythme ou de registre d'une chanson, le même vernis, le même enduit est invariablement appliqué, comme sur les murs des bâtiments depuis la Rome Antique, pour cacher les aspérités des moellons, unifier, lisser et surtout donner toute sa profondeur paradoxale à la surface. Il n'est que de comparer Muriel Smith (qui double Juanita Hall dans l'adaptation cinématographique de *South Pacific*, 1958) à Claudine Longet dans *Happy talk* : l'une interprète, l'autre avance tout droit; l'une raconte, l'autre ne dit rien; l'une cherche à donner à chaque mot son poids (l'insistance sur les mots «lily» ou «stars», ou encore l'explosion de joie à la fin du dernier couplet), l'autre les allège jusqu'à la corde; l'une occupe tout l'espace signifiant, au risque de le rendre irrespirable, l'autre s'absente et laisse ainsi à l'auditeur la place qu'il veut bien prendre; en un mot l'une chante et l'autre se tait en chantonnant.

Mais le silence et la légèreté sont, comme on sait, insoutenables. Que d'efforts (qui plus est invisibles) pour rester à la surface... alors qu'il est si facile et rassurant de couler avec la masse dans le discours et le vouloir-dire universels. Les deux derniers albums de Claudine Longet, qu'elle enregistre pour Barnaby, le label d'Andy Williams (dont elle divorce d'ailleurs au même moment), font ainsi état de certaines velléités signifiantes, et ce dès la photographie de couverture du premier des deux (*We've only just begun*, 1971): le masque de la tristesse mélancolique a laissé la place à un rictus concerné, un «sérieux interpellatoire» qui n'est même pas contrebalancé au verso par l'habituel sourire, ni le moindre accessoire (les épaules de Claudine sont complètement nues, les cheveux naturels, sans fausse marguerite (*Claudine, The look of love*) ni tresses symétriques (*Colours*)...).

Le répertoire est mis au goût du jour (les Beach Boys, Leonard Cohen, les Rolling Stones, certains titres soul (Berry Gordy, Ashford & Simpson) ou d'inspiration folk comme *Electric moon* de Donovan ou *Look what they done to my song, ma* de Melanie Safka), tout comme les arrangements, qui s'épaississent considérablement (les instruments rythmiques sont beaucoup plus présents, le chœur parfois très en avant, certains solos d'instruments pour le moins importuns ou bizarres, comme l'orgue synthétique de la fin de Hey, that's no way to say goodbye...). Ainsi l'on passe de la joie mineure et gracieuse des *Small talk, Happy talk* et *Walk in the park (Love is blue)*, 1968), discrètement soulignée par un petit chœur d'enfants ou quelques harmonies vocales (d'ailleurs assurées par Tommy Lipuma lui-même), à la joie fervente et hallucinée d'une rengaine yiddish (*Anytime of the year*, sur *Sugar me*, album enregistré en 1974 et resté inédit jusqu'en 1993) dont le refrain est chanté à pleine voix par un chœur criard tandis que Claudine tente très maladroitement de donner du poids à des phrases aussi profondes que *There will come a time / When peace is not a dream...* Et lorsque l'on découvre la version (en français !) de Claudine Longet du chef d'œuvre proto-disco de Diana Ross, *Ain't no mountain high enough*, on est stupéfait de constater que la plus déchaînée des deux n'est pas la reine du music-hall soul, mais la Parisienne ingénue. La fin du deuxième couplet, entièrement parlé, est à cet égard d'une invraisemblable naïveté expressive, et il faut avoir entendu au moins un fois Claudine Longet grossir sa voix, hisser la voile et déclamer avec un zeste d'accent américain ces mots merveilleux: « *Mais n'oublie pas / Si tout devait s'effondrer à tes côtés / Si tu n'as plus personne à qui parler / Tu peux toujours m'appeler / Et si tu voulais un jour / Un merveilleux jour / Rejouer le jeu de l'amour / Et réapprendre à rêver / Ou si même tu me veux à tes côtés / Souviens-toi de ce que je t'ai dit le jour où tu es parti* »... pour savoir ce que l'expression «over the top» veut dire (et accessoirement pour constater que certaines aberrations stylistiques peuvent confiner au génie). Cependant ces expériences dans le monde de la passion et de l'interprétation restent rares, Claudine Longet s'en tenant pour la majorité des trente-cinq titres enregistrés pour Barnaby, à ce si paradoxalement moderne et radical degré zéro de l'expression qui la définit. Son *Cry me a river* par exemple, absolument sec et si peu amer, nous lave en trois minutes de cinquante ans de roucoulaudes humides et de poses tragico-hollywoodiennes.

Justement: le drame (ne parlons pas de la tragédie), si parfaitement évacué par Claudine Longet de son esthétique, met brutalement fin à sa carrière en 1976. Elle tue alors accidentellement (selon le verdict) d'un coup de revolver le célèbre skieur Spider Sabich, avec lequel elle vit depuis quatre ans dans la très chic station d'Aspen, Colorado. Le procès donnera lieu à mille rumeurs: quelle jouissance alors de démasquer, d'être celui qui trouve la pourriture derrière la (forcément) suspecte blancheur ! Les sommets d'Aspen subiront le même traitement puéril que ceux de Twin Peaks et l'on n'aura de cesse de traquer le détail révélateur, de chercher ce que cache le masque de Claudine. L'arriviste «prête à tout» derrière la jeune et chaste danseuse des Folies Bergère en goguette à Las Vegas. L'hystérique jalouse, cocaïnée et sanguinaire derrière la maîtresse affable et souriante d'Aspen. Le tourment enfin au coin de chaque bluette, en embuscade.

Mais s'il n'y avait rien, en définitive, derrière Claudine Longet ? Et rien derrière ses chansons ? Pas d'abîmes. Pas de secrets. Pas de niveaux de lecture. Pas d'ironie, et surtout pas de drame. Seulement la pure surface. La pure candeur. Le pur rien. La vraie Suisse - le bonheur.

Rien à perdre d'y croire, si l'on est sage. Et beaucoup à gagner: « *Nothing to lose / If we are wise / But much to gain* » : c'est le pari de Claudine.

POURQUOI ?

Un conte de fée américain. Une disparition tragique. Ne restent que des souvenirs en polaroids.

L'aventure de Claudine Longet débute comme un rêve éveillé. Petite Parisienne qui part aux «States» pour tenter l'aventure du chant et de la danse, elle rencontre son prince charmant, Andy Williams. Un crooner de Las Vegas au sourire ravageur qui emmène sa petite ingénue dans le grand cirque de l'entertainment US. Suivent des apparitions télé, des chansons, des albums, trois beaux enfants et une vie millimétrée de «socialite» parfaitement rôdée au «paraître» américain. Après un divorce (qui prendra son temps) Claudine fuit ensuite en direction d'Aspen, Colorado, en compagnie de ses enfants. Elle y rencontre Spider Sabich, encore un bellâtre sportif et enjoué, avec qui elle vit des années de rêve (et de débauche ?). Puis le drame de l'assassinat (accidentel) de Sabich la fait redescendre sur Terre... Et taire à jamais. N'écopant que d'une peine de prison de 30 jours, elle épousera dix ans plus tard dans le secret... son propre avocat. Depuis : aucune nouvelle. Pas de photos, pas de confidences, pas d'interviews. Le silence complet pour celle qui était alors habituée aux flonflons des «parties» et happenings en tout genre.

Musicalement, Claudine est une énigme. Elle chante léger, tout en susurrement, parfois faux, parfois mal calé. Elle n'a rien à envier aux milliers de voix sucrées de Jeanette, Jane Birkin, Jeanne Moreau et France Gall de cette époque, et pourtant le charme opère continuellement. D'abord parce qu'elle est bien entourée, par des musiciens, des producteurs et des arrangeurs de talent. Ensuite parce que sa candeur et son naïveté sont touchantes, et expriment l'innocence d'une époque qui cherchait encore à se rassurer. Depuis son procès médiatisé de 1977 puis son silence, on cherche encore la douce voix de la petite Parisienne...

QUOI ? UN TOP 80

La carrière musicale de Claudine Longet est facilement circonscrite entre 1967 et 1974, date de ses derniers enregistrements pour le label Barnaby. Un univers easy-listening a priori «facile» où se cache cependant mélancolie et «saudade»... Avec souvent des arrangements très justes et précis.

Titre	Album ou assimilé	Année
<i>A Felicidade</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>A Flea in the Ear</i>	(single)	1968
<i>A Man and a Woman (Un homme et une femme)</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Ain't No Mountain High Enough</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>All Alone</i>	<i>Cuddle Up With... (Barnaby Sessions)</i>	1970-74
<i>Anytime of the Year</i>	<i>Sugar Me (lost album)</i>	1974
<i>As If You Walked Away</i>	<i>Cuddle Up With... (Barnaby Sessions)</i>	1970-74
<i>Both Sides Now</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>Broomstick Cowboy</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Colours</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>Cry Me a River</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Dindi</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>Don't Remember Me Now of Time</i>	<i>Run Wild, Run Free</i>	1970
<i>Ehon No Naka De</i>	(single)	1971
<i>Electric Moon</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Every Beat of my Heart</i>	<i>Sugar Me (lost album)</i>	1974
<i>Everybody's Talkin'</i>	<i>Run Wild, Run Free</i>	1970
<i>Falling in Love Again (Can't Help It)</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>God Only Knows</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>Golden Slumbers</i>	<i>Run Wild, Run Free</i>	1970
<i>Goodbye Jimmy Goodbye</i>	<i>Sugar Me (lost album)</i>	1974
<i>Guess Who I Saw in Paris</i>	<i>Cuddle Up With... (Barnaby Sessions)</i>	1970-74
<i>Happy Talk</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>Hello, Hello</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Here, There and Everywhere</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Hey, That's No Way To Say Goodbye</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>Holiday</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>How Insensitive</i>	<i>The Look of Love</i>	1967

Titre	Album ou assimilé	Année
<i>I Believed It all</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>I Cannot Love You</i>	<i>Sugar Me (lost album)</i>	1974
<i>I Don't Intend To Spend Christmas Without You</i>	<i>(single)</i>	1967
<i>I Love How You Love Me</i>	<i>The Look of Love</i>	1967
<i>I Think It's Gonna Rain Today</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>I'll Be There</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Itsuki No Komori-Uta</i>	<i>(single)</i>	1971
<i>Jealous Guy/Don't Let Me Down</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>Let It Be Me (Je t'appartiens)</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>Let's Spend the Night Together</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>Long Long Time</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Love is Blue (L'amour est bleu)</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>Make It With You</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Manha de Carnaval</i>	<i>The Look of Love</i>	1967
<i>Meditation (Meditação)</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>My Favourite Things (ft. Andy Williams)</i>	<i>Golden Prize (compilation)</i>	1971
<i>My Guy</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Nothing to Lose</i>	<i>OST The Party</i>	1968
<i>Peace Will Come According to Plan</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Petit Papa Noël</i>	<i>(Andy Williams TV Show)</i>	1970
<i>Pussywillows, Cat-Tails</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>Run Wild, Run Free</i>	<i>Run Wild, Run Free</i>	1970
<i>Scarborough Fair/Canticle</i>	<i>Colours</i>	1968
<i>Shadow of the Night</i>	<i>(single)</i>	1969
<i>Sleep Safe & Warm</i>	<i>(single)</i>	1968
<i>Sleep Song</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>Snow</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>Something</i>	<i>Run Wild, Run Free</i>	1970
<i>Sugar Me</i>	<i>Cuddle Up With... (Barnaby Sessions)</i>	1970-74
<i>Sunrise, Sunset</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Thank You Baby</i>	<i>Run Wild, Run Free</i>	1970
<i>The End of the World</i>	<i>The Look of Love</i>	1967
<i>The Flower</i>	<i>The Little Prince (participation)</i>	1974
<i>The Look of Love</i>	<i>The Look of Love</i>	1967
<i>The Party (ending scene)</i>	<i>The Party (movie)</i>	1968
<i>(They Long to Be) Close to You</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>Think of Rain</i>	<i>The Look of Love</i>	1967
<i>Tu as un beau sourire</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Until It's Time For You to Go</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>Wake Up to me Gentle</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>Walk in the Park</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>Wanderlove</i>	<i>Claudine</i>	1967
<i>We've Only Just Begun</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>What Have They Done To My Song, Ma</i>	<i>We've Only Just Begun</i>	1971
<i>When I Look In Your Eyes</i>	<i>Love Is Blue</i>	1968
<i>When I Loved Him</i>	<i>Let's Spend the Night Together</i>	1972
<i>White Horses</i>	<i>(single)</i>	1968
<i>Who Broke Your Heart</i>	<i>Sugar Me (lost album)</i>	1974
<i>With Wings</i>	<i>Sugar Me (lost album)</i>	1974
<i>You Don't Have To Be A Baby To Cry</i>	<i>Cuddle Up With... (Barnaby Sessions)</i>	1970-74
<i>You Set My Dreams To Music</i>	<i>Cuddle Up With... (Barnaby Sessions)</i>	1970-74
<i>Claudine Longet at Courthouse-Aspen (1977)</i>	<i>(Last media appearance)</i>	1977